

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	19 (1945)
Heft:	1
Artikel:	Edward Gibbon et Suzanne Curchod jusqu'en septembre 1763
Autor:	Bonnard, G.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-869985

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉTUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Études de Lettres, N° 60

EDWARD GIBBON ET SUZANNE CURCHOD JUSQU'EN SEPTEMBRE 1763

Les *Memoirs of My Life and Writings* de Gibbon, publiés en 1796, deux ans après la mort de l'historien, par son ami et exécuteur testamentaire, Lord Sheffield, donnent en une page célèbre¹ le récit succinct de la passion que le jeune Anglais éprouva en sa vingt-et-unième année pour la fille d'un pasteur vaudois. On sait que ces *Memoirs* ont été tirés par leur éditeur de sept fragments d'autobiographie écrits entre 1788 et 1793. Ces fragments, tels que Gibbon les avait laissés, ont été publiés pour la première fois par John Murray en 1896². Gibbon parle de Mlle Curchod dans les fragments B, C, D et E³. C'est dans le fragment B qu'il en parle le plus longuement. Aussi est-ce ce récit-là que Lord Sheffield reproduisit dans les *Memoirs*, mais en en supprimant trois passages et en y ajoutant la phrase si souvent citée : « I sighed as a lover, I obeyed as a son », qu'il avait trouvée dans le fragment C.

Gibbon se borne à dire qu'il s'éprit de Mlle Curchod dès qu'il la vit, qu'il alla la voir deux ou trois fois à Crassier, où son père était pasteur, qu'il lui avoua sa passion et pouvait espérer avoir fait quelque impression sur le cœur de la jeune fille quand, rentré en Angleterre, il se heurta dans sa famille à une opposition irréductible et renonça au rêve qu'il avait caressé, son amour, sous le double effet de l'absence et du temps, se transformant en amitié.

¹ *Memoirs*, ed. G. Birkbeck Hill, pp. 105-108.

² *The Autobiographies of Edward Gibbon* ed. by John Murray, London 1896.

³ *Ouvr. cité*, pp. 150-152, 238-239, 298, 398.

On sait depuis longtemps que ce récit, bien qu'il ne contienne pas d'inexactitude, passe tant de choses sous silence qu'il en devient faux. En 1885 le Comte d'Haussonville¹ fit connaître une série de documents, tirés des archives du château de Coppet, qui jetaient un jour nouveau sur cet épisode de la vie de Gibbon, lettres de Gibbon à Mlle Curchod, lettres de Mlle Curchod à Gibbon, lettres de Moulton à Mlle Curchod². En 1897, Meredith Read³ donna en traduction anglaise une autre lettre de Gibbon à Mlle Curchod dont le Comte d'Haussonville, qui ne l'avait pas jugée digne d'être publiée, lui avait remis une copie⁴. Quinze ans plus tard, en 1912, M. Ed. Chapuisat publia, d'après les originaux trouvés parmi les papiers de Gibbon déposés au British Museum à Londres, des lettres inédites de Mlle Curchod à Gibbon⁵. Enfin, en 1929, M. D. M. Low ajouta aux documents déjà publiés une lettre particulièrement importante de Gibbon à Mlle Curchod, retrouvée par lui dans les papiers de Gibbon et qui avait échappé aux recherches de M. Chapuisat⁶.

Ces lettres publiées de 1885 à 1929 sont les seuls documents dont on dispose aujourd'hui pour suivre les péripéties des relations de Gibbon et de Mlle Curchod jusqu'à ce 22 septembre 1763 où il confia à son Journal le jugement sévère qu'il portait sur elle : « Fille dangereuse et artificielle!... ». Elles ne permettent pas

¹ Le Comte d'Haussonville, *Le Salon de Madame Necker d'après des documents tirés des archives de Coppet*, 2 vols, Paris 1885. (Cité, d'après l'édition de 1900, sous Haussonville).

² Haussonville, I, pp. 8-84.

³ General Meredith Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy from Roman times to Voltaire, Rousseau, and Gibbon*, 2 vols, London 1897.

⁴ Ouvr. cité, II, pp. 333-335.

⁵ Edouard Chapuisat, *Mme Necker et Gibbon* dans *Le Correspondant* du 25 janvier 1912, T. 246 (nouvelle série, T. 210), pp. 358-376 et dans *Propos du temps passé*, Genève 1917. (Cité sous Chapuisat ; les pages indiquées sont celles du *Correspondant*).

⁶ Dans un appendice (pp. 205-241) à son édition de *Gibbon's Journal to January 28th 1763* D. M. Low a publié toute la correspondance retrouvée jusqu'ici pour les années 1757-1759, soit les lettres déjà publiées par d'Haussonville, qu'il donne dans le texte de d'Haussonville, les lettres déjà publiées par M. Chapuisat et dont il ignorait la publication, et, en plus, une lettre encore inédite.

d'écrire l'histoire définitive de ces relations. Cette correspondance, en effet, n'est pas complète¹. Elle n'est pas d'une interprétation aisée². Et les textes publiés ne sont pas aussi sûrs qu'on le désirerait³. Le récit que nous donnons de cette histoire dans les pages qui suivent n'est donc qu'une tentative, toute provisoire, d'expliquer, à la lumière des documents publiés, ce qui s'est passé, une simple esquisse que d'autres documents, s'ils existent⁴ et sont jamais livrés à notre curiosité, permettront de corriger. Nous avons du reste le sentiment que sur deux points essentiels on peut différer d'avis dans l'interprétation de la correspondance de Gibbon et Mlle Curchod : quand commença-t-elle à l'aimer assez pour accepter l'idée de devenir sa femme ? Il ne nous semble pas que ce fût avant le début de 1758. Cette date est-elle peut-être trop tardive ? D'autre part, à quel moment l'amour avait-il fait place à l'indifférence dans le cœur de Gibbon ? Aimait-il encore lorsqu'il écrivit sa lettre

¹ Le récit et les notes qui suivent en signalent les lacunes.

² Les premières lettres sont écrites dans un style prétentieux et amphigourique qui laisse bien mal juger de la sincérité des sentiments exprimés. Plusieurs passages sont obscurs, en partie en raison des lacunes de la correspondance, en partie à cause d'allusions indéchiffrables.

³ D'Haussonville a modernisé et uniformisé l'orthographe des documents qu'il a publiés ; il les a munis d'une ponctuation impeccable. Il n'est pas impossible qu'il ait commis des erreurs de lecture. La date qu'il indique pour la lettre de rupture de Gibbon est manifestement fausse. On est en droit de se demander si son désir avoué de rendre Gibbon seul responsable de la rupture n'a pas quelque peu orienté son travail d'éditeur, à son insu il va sans dire. — M. Chapuisat a, de son propre aveu (p. 359, note), conservé l'orthographe des originaux, mais modifié la ponctuation lorsque cela lui a paru nécessaire pour la compréhension du texte. Méthode qui n'est pas sans danger. — Low a publié les lettres déjà données par Chapuisat sans en changer l'orthographe ni la ponctuation. Sa lecture ne s'accorde pas toujours avec celle de son prédécesseur. Elle paraît moins sûre. Dans les citations qui suivent, nous avons suivi en général le texte de Low, mais en le corrigéant à l'aide de celui de Chapuisat.

⁴ On peut se demander si les archives du château de Coppet ont livré tous leurs secrets. Quand sera-t-il permis de les explorer librement ? On connaît l'existence d'une lettre de Gibbon à Mlle Curchod, encore inédite, celle qu'il lui écrivit de Bayon sur la Moselle pendant son voyage de retour en Angleterre. Elle se trouve aux Etats-Unis, dans la Pierpont Morgan Library. Cf. Low, *Gibbon*, p. 86, n. 1.

de rupture et celle du 23 février 1759 ? Nous ne le croyons pas et l'accusons franchement d'hypocrisie. Avons-nous tort ?

* * *

Ce fut en juin 1757¹ que Gibbon rencontra pour la première fois Suzanne Curchod, fille unique de Louis-Antoine Curchod, pasteur à Crassier. Elle venait d'avoir vingt ans. Belle, intelligente, spirituelle et remarquablement cultivée, elle jouissait à Lausanne, où elle venait parfois en séjour chez des parents ou des amis de sa famille, d'une vraie célébrité². Gibbon fut ébloui. Il en tomba violemment amoureux et commença très vite à lui faire une cour assidue. Elle ne repoussa pas ses avances et en informa ses parents qui invitèrent bientôt le jeune Anglais à la cure de Crassier. Il y passa deux jours au début d'août³.

Nos jeunes gens se revirent en automne, à Genève où Gibbon séjournra du 15 septembre à la mi-octobre, puis à Crassier de nouveau où il s'arrêta en retournant à Lausanne⁴. Il obtint alors

¹ C'est la date donnée quatre ans plus tard par Gibbon lui-même dans le *Journal* qu'il commença le 24 août 1761 et au début duquel il nota de mémoire les principaux événements de sa vie jusque là. Cf. Low, *Journal*, p. 6 : « June. [1757] I saw Mademoiselle Curchod, omnia vincit amor et nos cedamus amori. »

² Dans son autobiographie, Gibbon attribue sa rencontre avec Mlle Curchod à la curiosité qu'éveilla en lui la célébrité dont elle jouissait : « ... in her short visits to some relations at Lausanne, the wit and beauty and erudition of Mademoiselle Curchod were the theme of universal applause. The report of such a prodigy awakened my curiosity; I saw and loved. » (*Autobiographies*, p. 151). Il n'y a aucune raison de mettre son récit en doute sur ce point. On est en droit d'admettre que le séjour que fit Mlle Curchod à Lausanne en 1757 n'était pas le premier et que sa réputation y était déjà solidement établie. Low, *Gibbon*, p. 74, croit au contraire, mais sans donner ses raisons, que ce séjour de 1757 était le premier.

³ Low, *Journal*, p. 6 : « August. 1st I went to Crassy and staid two days. »

⁴ *Ibid.* : « Sept. 15th I went to Geneva.

October 15th I came back to Lausanne having passed thro' Crassy. »

Lettre de Gibbon à son père du 26 octobre 1757, *Private Letters*, I, p. 13 : « Lorsque vous me permett[i]ez, il y a deux ans, de faire le tour de la Suisse,... nous laissons Genève pour une autre fois. Je viens de faire ce petit voyage actuellement. J'y ai passé trois ou quatre semaines que j'ai taché de mettre à profit... ». — *A Mlle Cur...*, sur un petit voyage à Genève dans *Journal helvétique* de novembre 1757, réimprimé par E. Ritter, *Notes sur Madame de Staël*, Genève 1899, pp. 51-54. —

la permission d'écrire à Mlle Curchod¹. Elle devait aller en visite à Rolle quinze jours plus tard. Rolle est à peu près à mi-chemin entre Lausanne et Crassier. Gibbon décida de l'y rencontrer. Elle ne le lui défendit pas². Mais quand, son amoureux parti, elle en parla à sa mère, Mme Curchod éleva des objections. En fille obéissante, elle écrivit à Gibbon de renoncer à son projet : « ... Monsieur je vous prierai très sérieusement de ne point venir à Rolle ; ma mère n'en veut pas entendre parler. Elle m'a fait goûter ses raisons... »³. Mais Gibbon, plus épris que jamais, passa outre. Sous prétexte d'une visite à Luins, il s'arrangea à être à Rolle un jour où Mlle Curchod devait s'y trouver et l'y rencontra. C'était le 1^{er} novembre.⁴

Lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 19 (?) octobre 1757, Haussonville, I, p. 41 et Low, *Journal*, p. 210 : « Mon domestique voulut me faire sortir de ma rêverie en me demandant à quelle auberge je voulois aller. Oui, lui répondis-je, au moins je la verrai avec moins de gêne qu'à Genève. On ne me fermera pas la porte à six heures du soir. »

¹ Lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 19 (?) octobre 1757, Haussonville, I, pp. 39-40 et Low, *Journal*, p. 208 : « Je ne sais cependant si je vous dois des remerciements pour la permission que vous m'avez accordée de vous écrire. Elle me fait sentir trop vivement ce que j'ai perdu en m'éloignant de vous. »

Cette lettre, la première que Gibbon écrivit à Mlle Curchod, n'est pas datée, mais on y trouve ces mots : « Il y a dans ce moment cent une heures dix-huit minutes et trente-trois secondes depuis le commencement de mon exil. Vous m'entendez assez. La chaise part ; Crassy se confond avec les nuages. Quel fut mon état ! » Haussonville, I, p. 40 et Low, *Journal*, p. 209. Or, d'après son *Journal*, écrit il est vrai quatre ans plus tard, Gibbon rentra à Lausanne le 15 octobre ; cf. note précédente. En comptant cinq à six heures pour le voyage en chaise de Crassier à Lausanne, c'est environ quatre-vingt quinze heures, ou quatre jours, après son arrivée à Lausanne qu'il écrivit sa première lettre, donc le 19 dans l'après-midi ou la soirée. Low, *Gibbon*, p. 77, n. 1, dit que cette lettre fut écrite aux environs du 19 octobre, « about 19th October 1757 ».

² Même lettre, Haussonville, I, p. 41 et Low, *Journal*, p. 209 : « Tout ce qui me consoloit dans mes sombres rêveries étoit l'espérance de vous revoir à Rolle... ».

³ Lettre de Mlle Curchod à Gibbon, datée du 24 octobre [1757], Chapuisat, p. 361 et Low, *Journal*, p. 213.

⁴ Low, *Journal*, p. 6 : « Novemb. 1. I went to visit M. de Watteville at Loin and saw Mdlle Curchod in my way thro' Rolle. » Le village de Luins est à environ une heure de marche au delà de Rolle en venant de Lausanne. La seigneurie était la propriété des de Watteville depuis le XVII^e siècle.

Quinze jours plus tard, le 17, il arrivait à Crassier pour la troisième fois, dûment invité¹. Et, cette fois, sa visite se prolongea six jours. Ce fut probablement lors de ce séjour, s'il ne l'avait fait plus tôt, qu'il demanda formellement Mlle Curchod en mariage. En tous cas le pasteur et sa femme le considéraient comme un prétendant attitré à la main de leur fille, un prétendant qu'ils agréaient, tout en la laissant libre². Or elle hésitait à s'engager. Si jeune fût-elle, elle était habituée à recevoir des hommages³, et ce n'était pas de se sentir passionnément aimée qui pouvait lui tourner la tête. Qu'elle ait été flattée d'avoir éveillé des sentiments si vifs, c'est probable. Mais y répondait-elle ? Ce n'est pas certain. En tous cas, si elle se plaisait en sa compagnie, si elle s'enchantait de sa conversation⁴, elle gardait son sang-froid et son bon-sens.

¹ Lettre de Mlle Curchod à Gibbon du 24 octobre, cf. ci-dessus, p. 5, n. 3 : « ... des circonstances assés particulières m'obligent de vous demander une visite quelque tems après mon retour. Je vous écrirai sans façon la semaine que je choisirai pour cela. » On ignore quelles sont ces circonstances « assés particulières » (cf. cependant ci-dessous, p. 7, n. 3) et s'il s'agit, comme on peut le supposer, du retour de Mlle Curchod à Crassier après son séjour à Rolle.— Low, *Journal*, p. 6 : « Nov : 17. I went to Crassy and staid there six days. »

² *Autobiographies*, p. 151 : « ... her parents honourably encouraged a connection which might raise their daughter above want and dependence. » La phrase relative a été supprimée par Lord Sheffield ; cf. *Memoirs*, p. 107. Il semble bien cependant qu'elle correspondait aux faits. Les parents Curchod connaissaient leur fille qui, quelques années plus tard, avouait à un prétendant qu'il ferait une grande folie de l'épouser à moins qu'il ne fût très riche (P. Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*, Thèse de Lausanne 1916, p. 23) et lui désiraient un mari fortuné ; si ce ne pouvait être Gibbon, M. de Montplaisir pourrait convenir.

³ Voir l'évocation de la première jeunesse de Mlle Curchod dans Haussenville, I, pp. 26-33 et les documents publiés par E. Ritter, *Ouvr. cité*, pp. 45-55.

⁴ Voir le portrait inachevé de Gibbon que Mlle Curchod composa probablement au début de leurs relations, Haussenville, I, pp. 35-36 : « Sa physionomie est si spirituelle et singulière, que je ne connois personne qui lui ressemble... Ses gestes sont si à propos, qu'ils ajoutent beaucoup à ce qu'il dit. En un mot, c'est une de ces physionomies si extraordinaires, qu'on ne se lasse presque point de l'examiner... Il connaît les égards que l'on doit aux femmes... » — et la lettre de Mme Necker à Gibbon du 23 janvier 1777, Chapuisat, p. 372 : « Votre entretien, Monsieur, a toujours été un des grands plaisirs de ma vie... ».

Tendrement attachée à ses parents¹, qui approchaient l'un et l'autre de la vieillesse², elle sentait que son devoir était de demeurer près d'eux, et non de les quitter pour suivre un mari en Angleterre. Gibbon, du reste, n'était pas seul à prétendre à sa main. Il y avait aussi un M. de Montplaisir, qu'elle tenait en médiocre estime, mais qui était de bonne condition, fort riche, et qui, si son affection était moins ardente que celle de Gibbon, l'aimait peut-être tout autant. Ne serait-elle pas sage de lui donner la préférence comme son père l'y engageait ?³ Ce serait rester au pays. Et justement la

¹ Lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 30 novembre ou du 1^{er} décembre 1757, Haussenville, I, p. 45 et Low, *Journal*, p. 216 : « Votre passion dominante, on le voit assez, c'est la plus vive tendresse pour les meilleurs des parents ; elle éclate partout... ». Cette lettre n'est pas datée, mais elle commence par ces mots : « Vous dire que la semaine que j'ai passé sans vous voir m'a paru un siècle seroit vrai, mais seroit trop usé... ». Gibbon avait passé six jours à Crassier à partir du 17 novembre. Il rentra donc à Lausanne le 23. Une semaine plus tard c'était le 30. Low, *Gibbon*, p. 77, n. 1, date cette lettre des environs du 1^{er} décembre, « about 1st December ».

² Le pasteur Curchod, qui avait commencé ses études à l'Académie de Lausanne en 1712 (cf. L. Junod, *Album studiosorum Academiæ Lausannensis 1537-1837*, Lausanne 1937, p. 98), avait probablement atteint la soixantaine en 1757. Sa femme était née en 1698 (cf. E. Ritter, *Ouvr. cité*, p. 41).

³ Dans sa lettre à Gibbon du 21 septembre 1763, Haussenville, I, p. 72, Mlle Curchod lui rappelle une conversation qu'elle eut avec lui au sujet de M. de Montplaisir. Cette conversation dut avoir lieu au plus tard lors de la dernière visite que Gibbon fit à Crassier au début de mars 1758. Or elle implique que Gibbon était déjà au courant de l'existence de ce rival. Comme il n'est jamais question de lui dans les lettres échangées entre la visite de novembre et celle de mars, on peut admettre qu'en novembre M. de Montplaisir avait déjà demandé Mlle Curchod en mariage. Cette demande en mariage serait-elle peut-être les « circonstances assés particulières » qui obligaient Mlle Curchod à prier Gibbon de revenir à Crassier (cf. ci-dessus, p. 6, n. 1) ? Rien n'empêche, du reste, que cette conversation ait eu lieu en novembre déjà, si ce n'est que Mlle Curchod dit avoir été alors « absolument aveuglée » par son amour pour Gibbon, ce qui ne me paraît guère possible en novembre. Mais, en 1763, il lui importait de se persuader, et de persuader Gibbon, qu'elle l'avait aimé dès le premier jour.

Dans cette même lettre, Haussenville, I, p. 73, Mlle Curchod parle de M. de Montplaisir en disant : « ...cet homme que j'avois méprisé... ».

Que M. de Montplaisir fût riche ressort de la lettre de Moulou à Rousseau du 31 mai 1763, *Correspondance générale de J.-J. Rousseau [publiée] par Th. Dufour*,

perspective de s'établir en Angleterre ne lui souriait guère¹. Elle savait les Anglais hautains et distants à l'égard des étrangers, surtout de médiocre naissance. Elle se demandait quel accueil lui réserveraient la famille de Gibbon. Et il y avait encore ceci qui la faisait réfléchir et hésiter. Jamais elle n'aurait elle-même songé à se marier sans l'autorisation de ses parents, sans leur approbation. Or, depuis des mois que Gibbon lui faisait la cour, il n'en avait rien dit à son père, et elle le savait ; il craignait donc quelque opposition. Epouser un homme qui, pour se marier, devrait désobéir à ses parents lui serait impossible.²

Elle hésitait donc. Peut-être dirait-elle oui un jour. Mais, pour que ce oui devînt possible, il fallait que Gibbon s'engageât à venir

IX, p. 319 : « Que je plains cette pauvre Mlle Curchod ! Gibbon qu'elle aime, auquel elle a sacrifié (je le sais) de très-grands partis, est arrivé à Lausanne... ».

Dans la même lettre du 21 septembre 1763, Haussenville, I, p. 72, Mlle Curchod écrit : « M. de M. s'insinua dans l'esprit de mon père, il [mon père] me sollicita sans me contraindre, je le voyois vieux et pauvre, je crus tout devoir sacrifier à l'amour filial... ».

¹ Lettre de Mlle Curchod à Gibbon du 7 septembre [1758], Chapuisat, p. 367 et Low, *Journal*, pp. 229-230 : « ... sans les liens du devoir et de l'amitié, j'aurois abandonné avec plaisir, je pense, ma langue, ma patrie, mes connaissances pour suivre quelqu'un que j'aurois crû incapable d'abuser de ma confiance, et cependant dans ce cas là, je n'aurois eu presque que vous que je pus regarder comme un être vivant, je me serois exposée à tant de désagréements qu'une étrangère peut essuyer dans un pays comme le vôtre. »

² Gibbon écrivit à son père le 26 octobre 1757 et le 29 mars 1758 (cf. *Private Letters*, I, pp. 13-14). Ni dans l'une ni dans l'autre de ces lettres il ne fait la moindre allusion à Mlle Curchod, à qui il avait du reste déclaré qu'il n'avait pas besoin du consentement de son père pour se marier. Elle le lui rappela dans sa lettre du 21 septembre 1763, Haussenville, I, p. 72 : « Rappelez-vous, monsieur, des offres que vous m'avez faites tant de fois : je pouvois vous épouser sans le consentement de votre père. Je rejetois cette proposition, et je la rejetterois jusqu'à mon dernier soupir. » Elle lui avait dit en effet très nettement dans une lettre de février 1758, Chapuisat, p. 364 et Low, *Journal*, pp. 224-225 : « ... je vous mépriserois peut-être autant que je vous estime à présent si vous étiés capable de rien faire, je ne dis pas contre les ordres d'un père si tendre (car je ne m'y prêterois jamais), mais même, si vous vous contentiés seulement d'arracher une permission qui ne laisseroit pas de répandre l'amertume sur ses vieux jours... ».

vivre dans le Pays de Vaud, tant du moins que le pasteur et sa femme, que décidément elle ne voulait pas abandonner, seraient de ce monde.

Gibbon promit qu'il se plierait avec plaisir à cette condition¹. Depuis cinq ans qu'il était à Lausanne, il avait bien oublié l'Angleterre ; sa langue maternelle lui était devenue presque étrangère ; il parlait et écrivait le français plus volontiers que l'anglais ; il était accueilli comme un enfant du pays dans les diverses sociétés lausannoises ; il y comptait d'excellents amis ; et, ce qui l'attachait encore plus à ce coin de terre, c'était la reconnaissance qu'il lui avait pour l'éveil de son intelligence². Mais, malgré sa promesse, il dut retourner à Lausanne sans avoir reçu ni l'aveu explicite de la tendresse de Mlle Curchod, ni le oui qu'il désirait, n'ignorant pas du reste qu'il avait un rival.

Heureusement, il pouvait écrire. Il ne s'en fit pas faute. Et pourtant toute correspondance lui était à charge. Trois lettres au

¹ Lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 9 février [1758], Haussonville, I, p. 52 et Low, *Journal*, p. 223 : « La condition que le principe le plus noble vous a engagé d'exiger et que le motif le plus tendre m'a porté à accepter avec plaisir, celle d'établir ma demeure dans ce pays, sera difficilement écouteée d'un père dont il (*sic*) choquera également la tendresse et l'ambition. »

² Le 4 juin 1757, sans doute avant sa rencontre avec Mlle Curchod, Gibbon écrivait à son père, *Private Letters*, I, p. 12 : « Quatre ans se sont déjà écoulés depuis qu'un arrêt de votre part m'a fixé dans ce pays. Ils m'ont paru autant de siècles. Ce n'est pas que je me plaigne du pays même ni de ses habitans. Je leur ai des obligations essentielles. Je dois au séjour que j'y ai fait mon goût pour la culture de mon esprit... Je me suis même acquis un petit nombre d'amis qui meritent mon estime, et dont le souvenir me sera toujours cher. Mais ces amis que sont-ils au prix d'un père à qui je dois tout... ». Rentré en Angleterre et écrivant à Mlle Curchod le 23 février 1759, Gibbon met dans la bouche de son père ces paroles, un peu surprenantes un an après son retour au pays, Low, *Journal*, p. 238 : « La Langue de votre pays ne vous est plus connue. » Les fragments d'autobiographie confirment ce témoignage contemporain, *Autobiographies*, p. 152 : « At the flexible period of youth, from the age of sixteen to twenty-one, my opinions, habits, and sentiments were cast in a foreign mould : the faint and distant remembrance of England was almost obliterated ; my native language was grown less familiar ; and I should have cheerfully accepted the offer of a moderate independent fortune on the terms of perpetual exile. » (Memoir B). Cf. *Ibid.*, p. 240 (Memoir C).

moins, en un mois, c'était beaucoup pour lui. Surtout que ces lettres restaient sans réponse. Deux d'entre elles seulement nous sont parvenues¹. S'il n'y presse pas Mlle Curchod de se décider, il attend cette décision avec une impatience, une anxiété visibles². Peut-être était-il parti de Crassier le 23 novembre avec l'assurance qu'on ne le ferait pas languir trop longtemps, que bientôt une lettre viendrait lui dire quel devait être son sort. Or, cette lettre ne venait pas. Les semaines passaient, on arrivait à la fin de décembre, et il était toujours sans nouvelles. Mlle Curchod se moquait-elle de lui ? Gibbon avait déjà une très haute idée de sa valeur³ et ses sentiments, si passionnés fussent-ils, ne pouvaient guère lui faire accepter de se sentir dédaigné. Il écrivit une dernière fois, avec humilité, prétendant, semble-t-il, qu'il se savait indigne d'elle, ajoutant que, si elle le repoussait, la vie ne pouvant plus rien lui offrir, il devrait avoir le courage de se donner la mort. En fait, il était dépité, et le montra bien en partant brusquement de Lausanne pour Fribourg et Berne, le 4 janvier, sans en avertir Mlle Curchod⁴. Dépit, mauvaise humeur, vanité blessée, l'amour ne s'en accorde.

¹ Ces deux lettres, Haussonville, I, pp. 42-48 et Low, *Journal*, pp. 213-218, ne sont pas datées. La première est du 30 novembre ou du 1^{er} décembre (cf. ci-dessus, p. 7, n. 1). La deuxième, comme l'a bien vu d'Haussonville, doit avoir suivi la première « à peu de jours d'intervalle » (Haussonville, I, p. 42). L'existence de la troisième se déduit de la lettre de Mlle Curchod à Gibbon du 10 janvier 1758 qui répond, non seulement à la deuxième, mais à une autre lettre en tous cas, à d'autres peut-être, que nous ne connaissons pas. On y trouve, en plus de plusieurs échos aux deux lettres que nous avons, une réponse circonstanciée, et en partie inintelligible, à une autre lettre au moins.

² Deuxième lettre de novembre-décembre 1757 de Gibbon à Mlle Curchod, Haussonville, I, p. 47 et Low, *Journal*, pp. 217-218 : « Je vous ai connu, mademoiselle, tout est changé pour moi. Une félicité au-dessus de l'empire, au-dessus même de la philosophie, peut m'attendre. Mais aussi, un supplice réitéré chaque jour et aggravé toujours par la réflexion de ce que j'ai perdu peut me tomber en partage. »

³ La correspondance que, de 1756 à 1758, Gibbon entretint avec divers savants, Crevier, Allamand, Breitinger et Gesner, en est une preuve éloquente. Cf. *Miscellaneous Works*, 1814, I, pp. 433-530.

⁴ Il ne l'en informa que le 9 février, après son retour. Voir le début de sa lettre à Mlle Curchod de ce jour-là, Haussonville, I, p. 51 et Low, *Journal*, p. 222.

pas facilement. Gibbon en fit l'expérience. L'ardeur de sa passion déclina dès lors.

Que s'était-il passé à Crassier ? Ses hésitations expliquent-elles seules le long silence de Mlle Curchod ? Elle invoqua l'excuse d'une grave maladie, mais de telle façon qu'on a quelque peine à y croire¹. Voulut-elle mettre à l'épreuve les sentiments de Gibbon et les siens ? Coquette comme elle l'était, comptait-elle, par son silence, amener au paroxysme une passion déjà bien vive, et faire de lui son esclave à tout jamais ? Vaines questions. Les documents nous manquent pour y répondre.²

Quoi qu'il en fût, elle se décida le 10 janvier à répondre enfin aux dernières lettres de son amoureux³. Elle lui fit bien sentir qu'elle n'était pas dupe de son humilité : « Vous affectés une modestie outrée, croyés-moi cela montrera la corde, retranchés un diminutif si hiperbolique... »⁴, et railla ses menaces de suicide : « Je suis charmée que votre éloquence n'aye pas été assés persuasive pour vous engager à vous donner la mort. » Toute sa lettre est du même ton de plaisanterie alambiquée. Elle n'apportait en tous cas à Gibbon rien de ce qu'il attendait.

¹ Lettre de Mlle Curchod à Gibbon du 10 janvier 1758, Chapuisat, pp. 362-363 et Low, *Journal*, p. 221 : « ... aprenés, chevalier cauteleux et tranquille, que ... votre dame est devenue la proye d'un géant noir et félon ; qui ne se chaillant des clamours de la pauvrette, l'a violementement détenue, et ores son fripon de chevalier s'esbattoit peut être, comme un vrai folastre, en lisant quelques vieux parchemins ; et si cependant le mauvais personnage a relâché la dolente damoiselle... ; une partie de ce verbiage signifie que j'ai eu une maladie assés fâcheuse... et ma santé ne me paroît pas encor bien affermee... ».

² Peut-être essaya-t-elle, pour faire plaisir à son père, d'oublier Gibbon en faveur de M. de Montplaisir, et crut-elle « tout devoir sacrifier à l'amour filial », comme elle l'a dit dans sa lettre à Gibbon du 21 septembre 1763.

³ La lettre du 10 janvier a été publiée par Chapuisat, pp. 362-363 et Low, *Journal*, pp. 218-221.

⁴ Que Mlle Curchod prête ces paroles à Gibbon se parlant à lui-même (texte de Chapuisat) ou les lui adresse directement (texte de Low), cela ne change rien à leur sens.

Du reste, il n'en eut connaissance qu'à son retour de Berne le 3 février¹. Il s'apprêtait à y répondre, lorsqu'une nouvelle missive lui parvint².

Sans réponse à sa lettre moqueuse du 10 janvier, sans nouvelles depuis un mois, ou plus, Mlle Curchod avait brusquement pris peur. Gibbon allait-il lui échapper ? Avait-elle abusé de sa patience ? Mais surtout elle éprouvait maintenant pour lui des sentiments plus tendres que naguère. Était-ce l'effet de leur longue séparation, du silence des dernières semaines, des lettres reçues en décembre ? Se disait-elle qu'avec ses objections, ses hésitations et, pour finir, son mutisme, elle avait bien mal répondu à la passion de son prétendant ? Avait-elle vu M. de Montplaisir de plus près et avait-elle pu mieux comparer sa médiocrité à la brillante intelligence de Gibbon ? En tous cas, sans attendre plus longtemps une lettre qui faisait mine de ne pas venir, elle récrivit au début de février, et sur un ton tout différent de celui de sa lettre précédente. Au lieu de plaisanteries, de vifs reproches et, pour finir, elle lui laissait entendre qu'elle le soupçonnait de lui être infidèle.

Gibbon fut plus offensé qu'indigné. On le sent au manque de chaleur de sa réponse³. Sans doute proteste-t-il de son amour : « Comment avez-vous pu douter un instant de mon amour et de ma fidélité ? N'avez-vous pas lu cent fois dans le fond de mon

¹ Lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 9 février, cf. ci-dessus, p. 10, n. 4 : « Mademoiselle, Je suis parti avec quelques amis, le 4 janvier, pour aller voir la fête des rois à Fribourg... J'arrive ici le 3 de ce mois... ». — En 1761, Gibbon nota dans son *Journal* que, le 23 janvier 1758, il avait vu jouer *Alzire à Mon Repos* (Low, *Journal*, pp. 6-7). Il paraît plus probable qu'il ait fait une erreur de date en 1761 qu'un mensonge à Mlle Curchod, qui pouvait si facilement savoir s'il avait été réellement absent de Lausanne jusqu'au 3 février.

² Cette lettre ne nous est pas parvenue. Son existence et son contenu nous sont connus par la réponse de Gibbon du 9 février, Haussonville, I, p. 51 et Low, *Journal*, p. 222 : « J'arrive ici le 3 de ce mois, je trouve une de vos lettres d'une date bien reculée. Je me prépare à vous répondre lorsque je reçois de votre part une nouvelle lettre où je me vois traité comme le plus lâche des hommes... Comment avez-vous pu douter un instant de mon amour et de ma fidélité ? »

³ Publiée par d'Haussonville, I, pp. 51-53 et Low, *Journal*, pp. 222-224.

âme ? N'y avez-vous pas vu une passion aussi pure qu'elle étoit vive ? N'avez-vous pas senti que votre image tiendroit à jamais la première place dans ce cœur que vous méprisez aujourd'hui et qu'au milieu des plaisirs, des honneurs et des richesses, sans vous je ne jouirois de rien ? » Mais ces protestations, où le rhéteur semble prendre le rôle de l'amant sincère, sont encadrées entre une réponse aux reproches de Mlle Curchod qui est bien offensante¹, et l'annonce de son prochain départ pour l'Angleterre où son père s'est décidé à le rappeler : « J'y cours, écrit-il, dès que j'entends les zéphirs. Il est vrai que, par un destin qui n'est qu'à moi, je vois naître l'orage du milieu du calme. La lettre de mon père est si tendre, si affectionnée. Il fait paroître tant d'empressement de me revoir. Il s'étend avec tant de faste sur les projets qu'il a conçu pour moi, que je vois naître une foule d'obstacles à mon bonheur d'une toute autre nature et d'une toute autre sorte que ceux de l'inégalité de fortune qui se présentoient seuls à mon esprit auparavant. » A lire ces phrases si bien tournées, ce rappel final de l'humble condition de la fille du pasteur, n'a-t-on pas l'impression que Gibbon est déjà résigné à se voir séparer par l'opposition paternelle de celle qu'il aime, s'il l'aime encore ?

Mlle Curchod jugea qu'elle ne pouvait plus différer de prendre son parti. Elle invita aussitôt Gibbon à venir discuter avec elle d'une espèce de projet qui permettrait peut-être de concilier les devoirs qu'ils avaient l'un et l'autre envers leurs parents, et elle lui avouait presque qu'elle allait mettre un terme à ses longues hésitations².

¹ « Mais à mon tour, mademoiselle, que dois-je penser de la dernière phrase de votre lettre ? Un naturel plus soupçonneux que le mien pourroit presque conclure que l'on attend avec impatience l'aveu de mon indifférence et qu'on sera fâché de ne pas le recevoir. »

² Lettre publiée par Chapuisat, pp. 364-365 et Low, *Journal*, pp. 224-227. Cette lettre n'est pas datée, mais, comme elle répond à la lettre de Gibbon du 9 février et qu'elle contient l'invitation à la suite de laquelle Gibbon se rendit à Crassier d'où il partit le 5 mars, elle est sans doute du milieu de février ; Low, *Gibbon*, p. 77, n. 1, estime aussi qu'elle doit avoir été écrite en février. Un brouillon, plus court que la lettre elle-même, retrouvé à Coppet, avait déjà été

Gibbon se rendit à Crassier à la fin de février, ou au début de mars¹. Que s'y passa-t-il ? A la lumière des événements qui suivirent, il semble bien que Mlle Curchod répondit enfin par un oui à la demande en mariage que Gibbon lui avait faite au moins quatre mois plus tôt. Mais elle refusait de s'éloigner de ses parents ; elle ne voulait pas non plus qu'il vînt s'établir en Suisse sans le consentement de son père. Si ce consentement lui était refusé, leur mariage devait être différé, ou ils devaient accepter, une fois mariés, de vivre séparés pendant quelques années, lui en Angleterre, elle au Pays de Vaud, quitte à se retrouver de temps à autre². Ce fut apparemment à ces conditions qu'elle lui accorda sa main. Mais on ne saurait guère douter que maintenant elle tenait à lui autant que, quelque deux ou trois mois plus tôt, il avait tenu à elle. Le

publié par d'Haussonville, I, pp. 54-55. Ce brouillon ne contient ni l'invitation à venir à Crassier, ni l'aveu, très enveloppé du reste, qu'elle avait pris sa décision. Voici ces deux passages : « J'ai fait un espèce de projet qui vous paroîtra peut-être aussi extravagant que je le trouve judicieux et sensé ; cependant j'espére de vous en parler. Les chemins qui seront je crois bientôt praticables, me flattent que ce sera dans peu de jours ; vous devés être persuadé du plaisir que vous ferés à mes chers parents... » — « ... les marques de l'empressement le plus vif, et le plus tendre, (passés ce trait peut-être moins à ma vanité qu'à quelqu'autre sentiment) et les ménagements que j'ai gardés jusqu'ici ne m'empêchent pas d'être fort incertaine, si je me résoudrai jamais à en recueillir les fruits. J'avoue que cette idée est bien romanesque, mais avant que de me tourner en ridicule, je puis vous dire je pense que c'est un peu votre ouvrage. »

¹ Low, *Journal*, p. 7 : « March 5th [1758] I came back from my last visit to Crassy. »

² C'est là sans doute l'« espèce de projet », le « palliatif » dont elle avait eu l'idée et qu'elle invitait Gibbon à venir discuter avec elle. Elle y revint à diverses reprises dans la suite : dans sa lettre à Gibbon du 7 septembre 1758, Chapuisat, p. 367 et Low, *Journal*, p. 230 : « ... si vous aviés proposé à Monsieur votre père, de me laisser dans ce pays, pendant la vie du mien, ne m'eussiés vous fait qu'une visite de 3 mois de deux en deux ans, Il ne me paroît pas que cela eût fait aucun tort à votre qualité *de fils et de citoyen...* », et dans sa lettre à Gibbon de février (?) 1759, Chapuisat, p. 369, et Low, *Journal*, p. 233 : « La tendresse de ma mère me faisant comprendre que l'Angleterre avec moi lui plairoit autant qu'un autre pays, j'ai crû que je ne serois obligée de rester dans celui ci que pendant la vie de son époux et ne me fissiés-vous qu'une visite de quelques mois dans tout cet intervalle, je crois que je préférerois ce partit à bien d'autres. »

risque qu'elle avait couru de le perdre, et dont elle ne pouvait pas ne pas être consciente, la perspective de son départ avaient enfin éveillé chez elle des sentiments assez forts pour triompher de ses scrupules et de ses craintes. Ainsi, au moment où, sans s'en rendre bien compte encore, Gibbon se détachait d'elle, elle s'attachait à lui. Et la séparation, qui allait peu à peu, et peut-être assez rapidement, le conduire à l'indifférence, renforça chez elle au contraire une affection qui avait été lente à s'affirmer. Mais n'anticipons pas. En quittant Crassier, le 5 mars, Gibbon se considérait comme fiancé. Il avait accepté les conditions posées. Si quelque ombre avait passé, si sa passion était moins fervente, il était encore amoureux.

* * *

Mlle Curchod le vit partir¹ pour l'Angleterre sans inquiétude, et sans tristesse. Elle croyait son retour prochain, leur mariage assuré. Aussi acceptait-elle sans peine la séparation présente.² Elle reçut une lettre vers la fin d'avril. Il lui avait écrit le 16, de Bayon sur la Moselle, à l'une des étapes de son voyage³. Puis ce fut le silence. Mais elle savait l'Europe en guerre. Bien des lettres se perdaient en route⁴. Pourquoi se serait-elle inquiétée ? En juillet, d'après ce que Gibbon croyait savoir — cinq ans plus tard, il est vrai — elle était à Lausanne « pleine de santé et de charmes, l'objet

¹ Gibbon quitta Lausanne pour rentrer en Angleterre le 11 avril 1758. Cf. Low, *Journal*, p. 7.

² Lettre de Mlle Curchod à Gibbon de février (?) 1759, Chapuisat, p. 369 et Low, *Journal*, p. 233 : « Je vous vis [vous] éloigner avec des sentiments si modérés que mon inexpérience apparemment me fit croire qu'ils partoient de l'empire de ma raison, et je ne sentis pas qu'ils tiroient leur source de celui de l'espérance. »

³ Même lettre, Chapuisat, p. 370 et Low, *Journal*, pp. 234-235 : « Depuis votre départ je n'ai receu que deux de vos lettres l'une de Bayonne, et celle qui m'aprenoit le refus de Monsieur Gibbon. » Cf. Low, *Journal*, p. 7 : « April... 15th We lay at Epinal. 17th Having passed thro' a most plentifull populous country we dined at Nancy... ». Bayon, sur la Moselle, est entre Epinal et Nancy.

⁴ Lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 24 août 1758, Haussonville, I, p. 58 et Low, *Journal*, p. 228 : « Je vous ai écrit deux fois en route, à un village de Lorraine et de Maëstricht, et une fois de Londres ; vous ne les avez pas reçu... ». Gibbon avait sans doute reçu des lettres de Mlle Curchod, qu'il n'a pas gardées, et pouvait ainsi se rendre compte qu'elle ne recevait pas les siennes.

de la jalousie des femmes et des soupirs des hommes, goûtant tous les plaisirs, fondant des Académies, distribuant les prix, composant elle-même des ouvrages d'esprit, et se jouant de l'amour comme si elle ne s'en occupait pas. » C'est possible, bien que ce témoignage soit suspect¹, et cette activité mondaine et littéraire, cette gaîté, cette coquetterie même n'auraient rien eu que de très naturel chez une jeune fille qui goûtait d'autant plus le monde qu'étant faite pour y briller, elle en était sevrée la plus grande partie de l'année, qui se plaisait aux hommages que lui valaient sa beauté et son esprit, et qui, de plus, pouvait dans le secret de son cœur se dire l'heureuse fiancée d'un homme exceptionnel, et qu'elle aimait. Mais à ce bonheur Gibbon allait porter le coup le plus terrible.

De retour à Londres — il y était arrivé le 5 mai² — Gibbon n'avait pas osé mettre tout de suite son père au courant de ses projets matrimoniaux. Il savait qu'il se heurterait à une certaine opposition et voulait attendre un moment favorable. Ce moment ne paraît pas s'être présenté avant le mois d'août³. Dès son arrivée,

¹ Suspect, tout d'abord, parce que Gibbon écrivait ces mots en septembre 1763, cinq ans après l'événement, et sous l'empire de l'irritation que lui causait l'obstination de Mlle Curchod à ne pas accepter la rupture qu'il lui avait signifiée en 1758 ; suspect aussi parce que les allégations de Gibbon sont fondées sur quelque lettre reçue en son temps de Lausanne et qu'il cite de mémoire ; suspect enfin parce qu'en parlant de cet été 1758 il commet une erreur évidente et grave pour son raisonnement : il date de juillet la lettre de Mlle Curchod qui est datée du 7 septembre. Du reste la personne de qui Gibbon tenait ses renseignements sur Mlle Curchod à Lausanne en juillet 1758 n'avait sans doute pas reçu les confidences de la jeune fille qui, sous ses dehors animés et gais, pouvait cacher des sentiments différents de ceux qu'on lui prêtait. Dans sa lettre du 7 septembre, Chapuisat, p. 367 et Low, *Journal*, p. 229, elle écrit par exemple : « Je fus un jour dans une compagnie nombreuse et jamais peut-être je n'ai mieux senti l'amertume de la solitude... ».

² Low, *Journal*, p. 8 : « May... 5th [1758] I got to London about noon... ».

³ Lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 24 août 1758, Haussonville, I, p. 57 et Low, *Journal*, p. 227 : « Arrivé en Angleterre, mon goût et mon intérêt me conseillaient également de travailler à m'acquérir la tendresse de mon père et à dissiper tous les nuages qui me l'avoient dérobé pendant quelque temps... J'ai saisi le moment où il m'assuroit que toutes ses idées alloient me rendre heureux pour lui demander la permission de m'offrir à cette femme avec qui tous les pays, tous les Etats me seroient d'un bonheur égal, et sans qui ils me seroient tous à charge. »

venant d'atteindre sa majorité, il lui avait fallu s'occuper d'un important règlement de comptes. Il renonçait à ses droits sur le domaine de famille, permettant ainsi à son père, toujours à court d'argent, de l'hypothéquer, et, en compensation, se voyait garantir une rente annuelle de 300 livres. L'affaire ne fut terminée qu'à la fin de juin.¹ Tant qu'elle n'était pas conclue, il ne pouvait pas s'exposer à des discussions pénibles avec son père. Là-dessus, les Gibbon allèrent s'installer à Buriton pour l'été et, quelques jours plus tard, il se remettait à la composition de son *Essai sur l'Etude de la Littérature*, commencé à Lausanne. Il y travailla six semaines. Le 24 août, il donna son manuscrit à copier à un prisonnier français du voisinage². C'est ce même 24 août qu'il informait Mlle Curchod de l'opposition irréductible de son père à leurs projets. Sa lettre ne fut évidemment pas rédigée sitôt après qu'eut été prise sa décision de rompre ses fiançailles en obéissance aux désirs de son père. Elle est trop bien composée, trop bien tournée. On peut estimer qu'il laissa passer deux ou trois jours avant de l'écrire.³

La position que prit Gibbon dans cette lettre à Mlle Curchod fut déterminante pour la suite de leurs relations. Il marquait avec

¹ *Autobiographies*, p. 155 : « My father's impatience for my return to England was not wholly of the desinterested kind... ; it was only by his son's majority that he could be restored to the command of an entailed estate... : the entail was cut off; a sum of ten thousand pounds was raised on mortgage for my father's use, and he repaid the obligation by settling on me an annuity for life of three hundred pounds a year. » — Low, *Journal*, p. 9 : « June... 29th [1758] In consideration of... my father settled £ 300 a year on me. »

² Low, *Journal*, p. 9 : « July the 1st We settled at Beriton for ye summer. 11th I took in hand again my essay and in about six weeks finished it... August the 24th M. Burdot, a french prisoner at Petersfield began to copy my Essai... ».

³ Cette lettre, qui se trouve aux archives du château de Coppet, a été publiée par d'Haussonville, I, pp. 57-58 ; dans ce texte, elle est datée à la fin : « Buriton, 24 août 1762. » Cette date a été acceptée sans discussion par Chapuisat, p. 366, bien qu'E. Ritter, *Notes sur Madame de Staël*, pp. 56-57, en eût déjà démontré l'invraisemblance. Elle doit être due à une erreur de lecture de d'Haussonville. Il est impossible en effet qu'elle soit de 1762. En août 1762 le pasteur Curchod était mort depuis plus de deux ans et demi et Gibbon n'aurait pas écrit à sa fille, comme il le fait : « Assurez M. et madame Curchod de mon respect, de mon estime

toute la netteté désirable qu'il renonçait à elle : « Oui, mademoiselle, je dois renoncer à vous pour jamais ! L'arrêt est porté... » Mais en même temps, il protestait que ses sentiments pour elle n'avaient pas changé et que sa décision le mettait au désespoir : « Adieu, mademoiselle. Je me rappellerai toujours mademoiselle Curchod comme la plus digne et la plus charmante des femmes ; qu'elle n'oublie pas entièrement un homme qui ne méritoit pas le désespoir auquel il est en proie. » S'il rompait, c'était exclusivement parce que son père s'était opposé à son mariage avec une étrangère et à son établissement en Suisse, et qu'il mettait son devoir de fils au-dessus de son propre bonheur.

Cette lettre manque certainement de sincérité. Tout prouve qu'il n'aimait plus assez Mlle Curchod pour lui sacrifier sa tranquillité, et le temps qu'il laissa passer avant de parler d'elle à son père, et le fait qu'il n'essaya même pas de le faire revenir de ses préventions, ou de lui présenter comme possible un mariage qui ne le forcerait pas à vivre hors de son pays, et la rapidité avec laquelle, de son propre aveu, il se décida à rompre¹, et surtout sa résolution de rompre plutôt que d'envisager de longues fiançailles. Pourquoi n'avoua-t-il pas franchement à sa fiancée qu'il ne l'aimait plus ? Par égard pour elle ? Pour jouer le rôle pathétique d'une victime de l'amour et de la volonté paternelle ? Par simple faiblesse, croyons-nous, et pour ne pas avoir à reconnaître, ce dont il avait un peu honte, que sa passion s'était éteinte.

Au reçu de cette lettre du 24 août, qui lui parvint à Crassier au début de septembre, Mlle Curchod fut au désespoir. « Votre

et de mes regrets. » Il ne peut s'agir que du 24 août 1758. Mlle Curchod répondit par la lettre du 7 septembre, cette lettre « pleine de tendresse et de désespoir » que Gibbon date lui-même de 1758. Du reste, dans cette lettre du 24 août, Gibbon fait allusion à son récent voyage de retour en Angleterre. Elle a été réimprimée par Low, *Journal*, pp. 227-228, qui la date du 24 août 1758.

¹ Dans cette même lettre Gibbon raconte à Mlle Curchod que son père lui refusa nettement son consentement et ajoute : « Je me retirai à ma chambre, y demeurai deux heures ; je n'essaierai pas de vous peindre mon état ; j'en sortis pour dire à mon père que je lui sacrifiois tout le bonheur de ma vie. »

lettre, dit-elle plus tard, me mit au bord du tombeau. »¹ Il ne semble pas qu'elle ait exagéré. Preuve en soit sa réponse, cette « missive haletante, entrecoupée », écrite « d'une main tremblante et désordonnée »², « cette singulière lettre pleine de tendresse et de désespoir » que Gibbon, qui l'avait gardée, se rappelait bien en septembre 1763, quoiqu'il la crût alors de juillet 1758, tandis qu'elle portait la date du 7 septembre. Visiblement, Mlle Curchod ne sait que penser. L'incohérence de ses propos n'est qu'en partie le fait de son désespoir. Puisque Gibbon l'aime encore, qu'il l'affirme, la rupture ne peut être réelle ; elle en repousse l'idée de toutes ses forces. Mais pourquoi n'a-t-il pas fait à son père les propositions dont ils avaient convenu lors de leur fiançailles en mars ? En tous cas rien ne peut être fini entre eux. Elle veut avoir de ses nouvelles. Elle veut, dit-elle, une prompte réponse et lui envoie une adresse par Genève car « la poste de Genève me fera peut-être moins languir ».

A cet appel désespéré, Gibbon ne répondit pas. Il est possible, du reste, qu'il n'en eut connaissance que bien des mois plus tard. A la fin de 1758 ou au début de 1759, sa belle-mère écrivit³ à Mlle Curchod qu'elle avait intercepté la lettre du 7 septembre⁴ et qu'elle réservait le même sort aux lettres qui pourraient suivre. Qu'est-ce que cela signifiait ? Le pasteur et sa femme n'y virent

¹ Lettre de Mlle Curchod à Gibbon du 21 septembre 1763, Haussenville, I, pp. 72-73.

² Ainsi la décrit P. Kohler qui l'a tenue entre ses mains, *Madame de Staël et la Suisse*, p. 13. Cette lettre a été publiée par Chapuisat, pp. 366-368 et Low, *Journal*, pp. 229-231.

³ Cette lettre de Mrs. Gibbon à Mlle Curchod ne nous est connue que par ce qu'en dit Mlle Curchod elle-même dans la deuxième lettre qu'elle écrivit à Gibbon en réponse à sa lettre de rupture, Chapuisat, p. 368 et Low, *Journal*, p. 232 : « Madame votre belle-mère m'a fait l'honneur de m'écrire, elle m'apprend... qu'elle a intercepté ma lettre, et que toutes celles que je voudrois vous faire parvenir, auront le même sort. »

⁴ Chapuisat, p. 368, suppose à tort que la lettre interceptée fut, non celle du 7 septembre, mais une lettre subséquente. Tout le début de la lettre que Mlle Curchod écrivit après avoir reçu celle de Mrs. Gibbon montre à l'évidence que c'est bien celle du 7 septembre qui fut interceptée.

qu'une ruse de Gibbon qui se servait de sa belle-mère pour échapper à la nécessité de répondre à leur fille¹. Elle y vit au contraire une confirmation de ce que son fiancé lui avait écrit; il l'aimait encore et si bien que ceux qui ne voulaient pas de son mariage avec une étrangère devaient veiller à ce qu'il n'en reçût plus aucune nouvelle. Mais l'automne avait passé; l'hiver était déjà bien avancé; elle n'avait pas succombé à son désespoir; si elle avait perdu sa gaîté, la santé du moins lui était revenue, et son bon sens; ses parents avaient peut-être raison contre elle. Peut-être s'obstinait-elle à aimer un homme qui ne pensait plus à elle, à espérer un mariage dont il ne voulait plus. Il lui fallait en avoir le cœur net. Elle récrivit à Gibbon², et, pour être sûre que sa lettre lui parviendrait,

¹ Lettre de Mlle Curchod à Gibbon de février (?) 1759, Chapuisat, p. 368 et Low, *Journal*, p. 232: « L'on a voulu insinuer ici qu'il y a une intelligence marquée entre elle et vous... ». Ici, c'est-à-dire à Crassier. Il s'agit sans doute du pasteur Curchod et de sa femme. Low, *Gibbon*, p. 87, comprenant mal ce passage, dit que Mrs. Gibbon avait elle-même laissé entendre à Mlle Curchod que son beau-fils était de connivence avec elle, ce qui est absurde.

² M. Chapuisat, qui l'a publiée le premier, date cette lettre, p. 368, du 5 novembre 1762. Cette date est manifestement erronée. Le texte de la lettre tel qu'il le publie ne contient du reste aucune date. Comme Gibbon y répondit le 23 février 1759, si elle est du 5 novembre, elle doit être de 1758. Low, dans la liste qu'il donne des lettres qui constituent la correspondance de Gibbon et Mlle Curchod de 1757 à 1759, *Journal*, p. 207, la date du 5 Nov. 1758, mais le texte qu'il en donne, *Journal*, pp. 231-235, ne contient aucune date. Et, dans son *Gibbon*, p. 87, il se contente de dire: « The date of this last letter is uncertain, but Gibbon's reply was written on 23rd February 1759. » Tant que cette date du 5 novembre n'est pas mieux établie, on est en droit de la tenir pour fort suspecte. Il semble en effet difficile d'accepter que Gibbon eût attendu jusqu'au 23 février, trois mois ou plus après l'avoir reçue, pour y répondre; Mlle Curchod l'avait prié de lui répondre « par le premier courrier » et sa réponse ne contient aucune excuse pour un retard quelconque. On peut se demander si 5 novembre, ou 5 Nov., n'est pas une faute de lecture, et si peut-être *fevr.*, mal écrit, n'a pas été lu *gibr*. D'autre part, Mlle Curchod aurait-elle écrit, le 5 novembre: « Votre silence m'étonnoit... », alors qu'à sa lettre du 7 septembre, elle ne pouvait guère attendre de réponse avant la mi-octobre? Low, *Gibbon*, p. 87, suppose qu'une autre lettre de Mlle Curchod, à laquelle Gibbon répondit aussi le 23 février, est perdue. Il en donne pour preuve que Gibbon paraît citer une phrase, « Vos sentiments ne s'éteindront qu'après les miens », qui, dit-il, ne se trouve pas dans les lettres de Mlle Curchod qui nous sont

elle chargea un M. Boissier, de Genève, qui se rendait à Londres, de la lui remettre en mains propres¹. Elle lui disait que ses sentiments n'avaient point changé, qu'elle lui restait fidèle, que, malgré les conseils qu'on lui prodiguait, elle continuait à ne pas vouloir entendre parler d'une autre union. Elle insistait pour qu'il fit à son père les propositions dont ils avaient convenu. Mais surtout elle le suppliait de lui dire franchement et nettement s'il l'aimait encore : « ... si vous n'êtes plus le même, à mon égard, par pitié tirés-moi de l'incertitude où je suis, en me l'apprenant sans ménagement... ».

Gibbon s'était installé à Londres en novembre 1758 pour y passer l'hiver². C'est là qu'il reçut la lettre de Mlle Curchod ; M. Boissier la lui apporta lui-même. Que devait-il faire ? Mlle Curchod saurait sans doute que sa lettre était arrivée à bon port. N'y pas répondre, c'était admettre qu'il était de connivence avec sa belle-mère, avouer qu'il était un fourbe. Mais s'il répondait pour repousser ces insinuations offensantes, comment ne pas garder le rôle pris au mois d'août ? Il le garda donc, et, répondant à Mlle Curchod le 23 février, lui raconta que dès que M. Boissier lui eut remis sa lettre il partit pour Buriton : « Que n'ai-je dit à mon Père ? Avec quelles couleurs ne lui ai-je point peint votre caractère et mon amour. Qu'il devoit bien voir alors que ce n'étoit pas un feu de jeunesse... mais une passion durable fondée sur la Connoissance et épurée par

parvenues. Low fait erreur. Cette phrase se trouve bel et bien dans la lettre à laquelle Gibbon répondit le 23 février 1759, Low, *Journal*, p. 232 : « ... car si je me connois bien ils [mes sentiments] ne s'éteindront entièrement qu'après les vôtres. »

Somme toute, il nous semble probable que la lettre de Mlle Curchod à laquelle Gibbon répondit le 23 février 1759 est elle-même de février.

¹ Lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 23 février, Low, *Journal*, p. 237 : « Desque M. Boissier m'eut remis votre lettre, je partis pour Beriton... ».

² Low, *Journal*, p. 9 : « December 16th [1758] I went to London for the Winter. » Mais cette date donnée par le *Journal* ne peut être juste. Gibbon était à Londres le 14. D'une lettre qu'il écrivit ce jour-là à son père (*Private Letters*, I, pp. 17-18) il ressort qu'il y était arrivé quelque temps auparavant. Sa lettre précédente (*Ibid.*, pp. 16-17) parle de son arrivée à Londres la veille. Or elle est datée de novembre.

la Vertû. Que le parti que je lui proposais levoit presque toutes ses difficultés et montroit combien j'étois aimé. Tout fut en vain... ». Mr. Gibbon maintint son opposition. Dans cette même visite à Buriton, il eut, dit-il, grand'peine à se retenir d'« accabler de reproches » sa belle-mère : « ... me faire languir Six Mois dans une attente pénible, devoré d'ennuis, à charge à moi-même et aux autres : incertain de vos sentimens, de votre sort, de tout ce qui m'interessoit ! » Mais en post-scriptum il ajoutait : « Je ne sai si la prudence m'interdiroit pas la continuation de cette correspondance. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, je ne saurois m'en priver moi-même », et lui donnait une adresse à Londres¹.

Blessée au vif par ce post-scriptum qui paraissait si contraire aux sentiments dont la lettre faisait état, Mlle Curchod attendit, avant de récrire, qu'une nouvelle lettre vînt lui confirmer que Gibbon ne voulait vraiment pas se priver lui-même de sa correspondance avec elle. Mais rien ne vint, et elle dut se rendre, malgré elle, à l'évidence : Gibbon ne voulait plus d'elle ; il avait cessé de voir en elle « la seule femme qui eût pu le rendre heureux ». Et pourtant elle ne pouvait se résoudre à renoncer à tout espoir. Elle ne pouvait se défaire de l'idée qu'il lui reviendrait un jour. Aussi tenait-elle à ce que leurs relations ne fussent pas définitivement rompues. Vers la fin de l'année, elle lui répondit enfin², sur un ton résigné, parlant de leur roman comme d'« une pure chimère » qui

¹ Cette lettre de Gibbon à Mlle Curchod du 23 février 1759 a été trouvée par Low parmi les papiers de Gibbon déposés au British Museum parce que Mlle Curchod l'avait rendue à Gibbon. Elle la lui avait renvoyée dans sa lettre du 21 septembre 1763, en y soulignant tous les passages qui lui avaient fait croire que Gibbon lui restait fidèle. Cf. Haussonville, I, p. 73 : « Enfin vous me repondîtes, et, dans les mots que j'ai souligné, je ne crus lire que le grand effort de votre délicatesse... ». Low, *Journal*, pp. 235-239, la publie en mettant en italiques tous les passages que Mlle Curchod avait soulignés.

² Lettre de Mlle Curchod à Gibbon de décembre (?) 1759, Chapuisat, pp. 370-371 et Low, *Journal*, pp. 239-241. Cette lettre n'est pas datée. Mais elle commence par ces mots : « Près d'un an de distractions et de delais... J'ignore votre état ; delivrés moi je vous prie d'un sentiment incommode... ». Mlle Curchod est

n'existeit plus que dans son souvenir et offrant son amitié. Peu après, en janvier 1760, elle eut le très grand chagrin de perdre son père. Elle en informa Gibbon, comptant sur un mot de sympathie ; il n'ignorait pas combien cette perte lui était cruelle. Mais à l'offre qu'elle lui avait faite de son amitié il ne daigna pas répondre. Il ne lui adressa même pas ses condoléances quand il eut appris la mort du pasteur qui l'avait si aimablement accueilli dans sa cure de Crassier¹. Non peut-être par pur calcul. Mais comme il entendait rompre sans cependant dire franchement qu'il avait cessé d'aimer, sa paresse épistolaire lui était bien commode. Il s'y laissa aller sans scrupules.

* * *

Si douloureusement frappée qu'elle eût été, Mlle Curchod n'était pas femme à se laisser abattre. Ses fiançailles n'avaient pas été rendues publiques. Seuls ses parents et peut-être quelques intimes de sa famille, le pasteur genevois Moulton entre autres, étaient au courant. Il ne fallait pas que le monde se doutât de sa déception. Elle fit donc bonne mine à mauvais jeu. Le secret espoir que le dernier mot n'était pas dit entre elle et Gibbon la soutenait du reste à son insu. En juillet 1759 elle avait fait un séjour à Lausanne, y retrouvant ses amis, ses admirateurs, présidant de nouveau avec d'Eyverdun les séances de l'Académie des Eaux, et nul ne semble

donc sans nouvelles de Gibbon depuis « près d'un an ». Or elle avait reçu sa lettre du 23 février au début de mars probablement. D'autre part, elle ne fait pas la moindre allusion à la mort de son père qui survint en janvier 1760. Elle y parle de sa résistance « aux instances réitérées de M. d— » et après la mort de son père elle se résigna à épouser M. de Montplaisir. Enfin, c'est dans cette lettre qu'elle entretient sommairement Gibbon d'espérances de fortune auxquelles elle fait allusion de nouveau dans sa lettre du 21 septembre 1763, Haussenville, I, p. 73, quand elle dit : « je vous écrivis les détails de quelques espérances de fortune qui s'ouvroient à mes chers parents et qui pouvoient calmer mes scrupules sur des refus obstinés. » On peut donc la dater des dernières semaines de la vie du pasteur Curchod.

¹ Lettre de Mlle Curchod à Gibbon du 21 septembre 1763, Haussenville, I, p. 73 : « Mais quelle fut ma douleur lorsqu'au moment le plus affreux de ma vie, vous, sur qui seul mon cœur se reposoit, m'abandonnâtes à l'horreur de mon désespoir... »

s'être douté du chagrin qui la rongeait¹. Son père qui désirait la voir mariée — peut-être pressentait-il sa mort prochaine — avait obtenu qu'elle continuât à voir M. de Montplaisir, à correspondre avec lui; car la fidélité de ce prétendant ne se démentait pas². Elle fut sur le point de l'épouser quand, son père mort, elle se vit réduite avec sa mère à la maigre pension que l'Etat de Berne faisait à la veuve d'un pasteur. Mais au dernier moment, « tous les arrangements étant pris », elle rompit sur un prétexte quelconque³. Malgré le silence de Gibbon, elle ne pouvait se résoudre à se marier contre son cœur. Et, à la vie de luxe qui lui était offerte, elle préféra la vie difficile d'une jeune fille qui doit gagner son pain.

Installée à Genève dès l'été 1760, elle y passa trois ans, s'occupant d'enfants, donnant de nombreuses leçons particulières, très entourée du reste, admirée pour son courage autant que pour sa beauté et ses talents. Mais elle ne se consolait pas et sa mère, qui la secondait de son mieux, dut souvent entendre ses plaintes⁴. Une seule fois, au cours de ces trois années, elle eut des nouvelles de Gibbon. En 1761, en lui envoyant peut-être un exemplaire de son *Essai*, il lui écrivit une lettre qui, si froides que fussent les adulations dont elle était remplie, pouvait nourrir son illusion qu'elle n'était pas oubliée⁵.

¹ Cf. Meredith Read, *Historic Studies*, II, p. 326.

² Lettre du 21 septembre 1763, Haussonville, I, p. 73 : « ... pendant la vie de mon père, j'entretins encore une exacte correspondance avec M. de Mont... ».

³ *Ibid.*, p. 74.

⁴ Sur cette période de la vie de Mlle Curchod, voir P. Kohler, *ouvr. cité*, p. 16 et suiv. et les lettres de Julie de Bondeli des 3 et 16 mars, et 12 octobre 1762 à J. G. Zimmermann, des 28 janvier et 10 mars 1763 à L. Usteri dans E. Bodemann, *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*, Hanover 1874, pp. 213, 216-219, 239, 324-325.

⁵ Voir ci-dessus, p. 2, n. 4. De cette lettre nous ne possédons que la traduction de Meredith Read. Il est en conséquence difficile de se prononcer sur sa véritable nature. Meredith Read, seul à l'avoir lue en français, y voyait une épître dédicatoire que Gibbon se serait proposé de mettre en tête de son *Essai*. Il faudrait alors admettre que Gibbon l'envoya à Mlle Curchod avec une autre lettre lui demandant l'autorisation de lui dédier ainsi son premier livre. Comme l'*Essai* fut finalement dédié par l'auteur à son père, il faudrait admettre en outre que

En janvier 1763, trois ans après son mari, Mme Curchod mourait à son tour. La douleur de sa fille, au dire du docteur Tronchin, ébranla pour toujours sa santé¹. Au cours de ces semaines de désespoir, elle trouva la sympathie la plus délicate, l'appui le plus sûr auprès du pasteur Moulton et de sa famille. Moulton était son ami de vieille date puisque, bien des années auparavant, il était de ces jeunes ministres et proposants qui allaient volontiers remplacer le pasteur de Crassier dans sa chaire pour avoir le plaisir de rencontrer sa fille². Marié depuis 1755, il avait des enfants, dont s'occupait Mlle Curchod. Dans la maison de la Taconnerie où il vivait avec les Cayla, ses beaux-parents, elle avait trouvé un foyer et de chaudes amitiés. Moulton, dont l'affection de grand frère l'accompagna toute sa vie, était son confident. Il savait qu'elle s'était fiancée à Gibbon ; il savait que Gibbon la traitait indignement ; il savait surtout qu'elle l'aimait encore. Aussi, au printemps 1763, saisit-il avec empressement l'occasion qui parut s'offrir de ramener l'infidèle à sa fiancée.

Moulton était, depuis 1754, le disciple enthousiaste, l'ami dévoué de Rousseau³. Il avait fait l'impossible pour empêcher, en 1762, la condamnation du philosophe. Il s'était efforcé ensuite de le détourner de sa résolution d'abdiquer sa qualité de citoyen de Genève, sans y réussir du reste, puisque le 12 mai 1763 Jean-Jacques informait le premier syndic qu'il cessait d'appartenir à la Cité de ses pères⁴. Sitôt cette lettre connue à Genève, Moulton se précipita

Mlle Curchod refusa à Gibbon la permission qu'il avait sollicitée. Mais cette théorie est-elle acceptable ? D'après son journal, ce n'est qu'à la fin d'avril que Gibbon se décida à publier son *Essai* (cf. Low, *Journal*, pp. 24-25), et l'épitre dédicatoire à son père est datée du 28 mai 1761. Un mois suffit-il pour qu'il reçût la réponse de Mlle Curchod ? Si, comme il est à la rigueur possible, l'épitre de Gibbon est une simple lettre d'envoi de l'*Essai*, elle devait être accompagnée d'un exemplaire du volume, bien qu'elle n'en fasse pas mention. Cf. J. E. Norton, *A Bibliography of the Works of Edward Gibbon*, Oxford 1940, p. 3.

¹ Haussounville, II, p. 287.

² Sur Moulton et Mlle Curchod, voir F. de Crue, *L'ami de Rousseau et des Necker*, Paris 1926, p. 13 et suiv.

³ F. de Crue, *Ouvr. cité*, chap. II.

⁴ *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, IX, p. 284 (Lettre N° 1807).

à Môtiers. Il y arriva le 19 mai¹ et y resta jusqu'au dernier jour du mois. Pendant ce séjour, le dimanche 22, Rousseau reçut de Mme de Verdelin une lettre où, en passant, elle lui annonçait la visite possible de Gibbon. Il la fit lire à Moulou qui se dit aussitôt qu'une intervention du grand homme auprès de son visiteur anglais en faveur de Mlle Curchod ne pourrait manquer d'avoir quelque effet. Il raconta donc à Rousseau le triste roman de sa protégée et lui demanda son aide. Rousseau, qui connaissait et admirait la jeune fille, promit de faire ce qu'il pourrait. Tout heureux de son idée et du succès de sa démarche, Moulou écrivit le lendemain à son amie pour la mettre au courant : « ... je fis votre histoire à Rousseau et cette histoire l'intéressa fort ; car déjà il vous aimoit, et de plus il aime fort tout ce qui est un peu romanesque. Il me promit que, si Gibbon venoit, il ne manqueroit pas de lui parler de vous, et de lui en parler d'une manière très avantageuse... »². Mlle Curchod ne s'opposa pas à ce que Rousseau parlât d'elle à Gibbon. Aussi quand, à Champvent où il passa la nuit du 31 mai au 1er juin, Moulou apprit par une lettre de son père que Gibbon venait d'arriver à Lausanne, s'empressa-t-il d'en avertir Rousseau, qu'il venait de quitter, tout en précisant le sens que devrait avoir son intervention³. Le même soir il envoya à Mlle Curchod copie de sa lettre à Rousseau⁴.

Mais Mlle Curchod n'attendit pas le résultat de ce petit complot pour agir directement de son côté. Sitôt qu'elle eut appris l'arrivée de Gibbon à Lausanne et qu'elle eut son adresse, elle lui écrivit. Il est clair qu'elle ne pouvait supporter l'idée de le sentir si près, de courir le risque de le rencontrer, sans avoir appris de lui quels étaient ses sentiments pour elle : « ... mon cœur ingénieux à se tourmenter n'a cru voir dans les marques de votre froideur que la preuve de votre délicatesse. Depuis cinq ans entiers, je sacrifie à

¹ Lettre de Moulou à Rousseau du 17 mai 1763, *Ibid.*, p. 296 (Lettre N° 1814).

² Lettre de Moulou à Mlle Curchod, Haussonville, I, pp. 65-66.

³ Lettre de Moulou à Rousseau du 31 mai 1763, *Correspondance générale*, IX, pp. 319-321 (Lettre N° 1825).

⁴ Lettre de Moulou à Mlle Curchod, Haussonville, I, pp. 66-67.

cette chimère... ; enfin mon esprit, tout romanesque qu'il est, vient d'être convaincu de son erreur¹; je vous demande à genoux de dissuader un cœur insensé ; signez l'aveu complet de votre indifférence, et mon âme s'arrangera à son état... Vous seriez le plus méprisable de tous les hommes si vous me refusez cet acte de franchise... ». Cette lettre est du 30 mai². Gibbon était arrivé à Lausanne le 25. Cette fois-ci, il ne laissa pas Mlle Curchod attendre une réponse en vain. Il l'informa aussitôt que depuis longtemps il avait définitivement renoncé à elle³. S'il venait passer quelque temps à Lausanne ce n'était nullement pour renouer leurs fiançailles, mais simplement pour revoir ses amis et s'y préparer, mieux qu'il ne pouvait le faire à Paris, à son voyage en Italie. Le 4 juin elle lui accusa réception de sa réponse, lui reprochant assez violemment de l'avoir tenue pendant tant d'années dans l'ignorance de ses sentiments véritables : « ... il seroit à souhaiter pour moi que vous m'eussiez écrit plus tôt ou que votre pénultième lettre eût été

¹ On pourrait se demander si, dans cette phrase, Mlle Curchod fait allusion à une lettre qu'elle aurait reçue de Gibbon. Il est plus probable qu'elle parle de nouvelles reçues de Lausanne, qu'elle avait communiquées à Moultou et qui permettaient à celui-ci d'écrire à Rousseau le 31 mai : « Gibbon... est arrivé à Lausanne, mais froid, insensible, aussi guéri de son ancienne passion que Mlle Curchod est éloignée de l'être. Elle m'a écrit une lettre qui m'a déchiré le cœur. »

² Haussounville, I, pp. 60-61. Cette lettre et la suivante se trouvent à Coppet parce que Gibbon les rendit à Mlle Curchod le 3 mars 1764.

³ Cette réponse de Gibbon à Mlle Curchod n'a pas été conservée, dit d'Haussounville, I, p. 62, mais sa teneur se déduit de la réplique de Mlle Curchod. Cependant Low, *Gibbon*, pp. 141-142, déclare qu'on ne sait pas si Gibbon répondit à la lettre de Mlle Curchod du 30 mai. Il se demande si, en écrivant : « il seroit à souhaiter... que vous m'ayez écrit plus tôt », elle fait allusion à une lettre qu'elle vient de recevoir et qui l'a enfin désabusée ou aux lettres de Gibbon de 1758 et 1759. On a peine à comprendre l'hésitation de l'excellent biographe. En disant : « il seroit à souhaiter pour moi que vous m'eussiez écrit plus tôt ou que votre pénultième lettre eût été conçue dans un autre style », elle distingue nettement entre la lettre qu'elle vient de recevoir et l'avant-dernière, c'est-à-dire celle du 23 février 1759, écrite dans un style propre à la persuader que Gibbon n'avait pas cessé de l'aimer, comme elle le lui démontra en la lui renvoyant le 21 septembre avec de nombreux passages soulignés.

conçue dans un autre style... », l'assurant qu'elle avait enfin cessé de l'aimer et lui demandant son amitié : « ...ma conduite et mes sentiments ont mérité votre estime et votre amitié, je conte sur l'une et sur l'autre ; qu'à l'avenir donc il ne soit plus question de notre ancienne histoire... ». Et, pour mettre aussitôt leurs relations sur un pied nouveau, elle le priaît de l'aider de ses conseils : elle cherchait une place de demoiselle de compagnie ; on lui en offrait en Angleterre ; mais elle avait entendu dire que la condition de demoiselle de compagnie en Angleterre était peu enviable, et balançait encore entre Londres et une cour d'Allemagne ; qu'en pensait-il ?¹ Puis, comme « première marque » de son amitié, elle lui envoyait les réflexions qu'elle avait couchées sur le papier à la lecture de l'*Essai sur l'Etude de la Littérature*, en ajoutant qu'il ne tiendrait pas à elle de lui donner d'autres marques de son amitié. Enfin, elle lui offrait en terminant une lettre de recommandation pour Rousseau avec qui, dit-elle, ses meilleurs amis soutenaient « les relations les plus étroites », si, comme le bruit en courait, il était venu en Suisse pour voir l'ermite de Môtiers...² Qu'est-ce à dire ? Elle avait beau écrire : « ...dès le moment que votre lettre m'a désabusée, vous êtes rentré pour moi dans la classe de tous les autres hommes, et, après avoir été le seul que j'ai jamais pu aimer, vous êtes devenu un de ceux pour qui j'aurois le moins de penchant... », elle voulait avant tout rester en correspondance avec lui, profiter de ce qu'il était à Lausanne pour renouer les liens qu'il avait détachés, pour le revoir peut-être. Et elle désirait que Rousseau intervînt en sa faveur...

Gibbon ne s'y trompa pas. Trois semaines plus tard, le 23 juin, il lui écrivait une dernière lettre, polie, mais froide. Il acceptait, en galant homme, l'amitié qu'on lui offrait, mais ajoutait aussitôt, avant de lui donner le conseil qu'elle lui avait demandé et de la

¹ D'après Gibbon lui-même, *Autobiographies*, pp. 151-152, Mlle Curchod aurait été en pourparlers avec la duchesse de Grafton pour une place de gouvernante auprès d'enfants et aurait été engagée si elle n'avait elle-même renoncé à une situation semblable. Ce passage n'a pas été publié par Lord Sheffield dans les *Memoirs*.

² Haussouville, I, pp. 62-64.

remercier de ses remarques sur son premier livre, « cette correspondance, mademoiselle, j'en sens tous les agréments, mais en même temps j'en sens tout le danger. Je le conçois par rapport à moi, je le crains pour tous les deux. Permettez que le silence m'en dérobe. »¹ De la lettre pour Rousseau, pas un mot. Gibbon, qui n'était pas venu en Suisse pour voir Rousseau, n'alla pas à Môtiers. Du reste, s'il y était allé, il est probable que le philosophe ne lui aurait rien dit de la protégée de son ami Moulton. Le 4 juin en effet, le jour même où Mlle Curchod offrait à Gibbon une lettre pour lui, il écrivait à Moulton que, tout bien considéré, il ne pourrait pas s'acquitter de la mission dont il s'était imprudemment chargé : « Le refroidissement de M. Gibbon me fait mal penser de lui ; j'ai revu son Livre ; il y court après l'esprit, il s'y guinde : M. Gibbon n'est point mon homme ; je ne puis croire qu'il soit celui de Madlle Curchod. Qui ne sent pas son prix n'est pas digne d'elle, mais qui l'a pu sentir et s'en détache est un homme à mépriser. Elle ne sait ce qu'elle veut ; cet homme la sert mieux que son propre cœur... »². Gibbon n'apprit qu'à la fin de sa vie le complot qui s'était tramé, et dont Mlle Curchod était complice. S'il l'avait appris en 1763, quels arguments n'en aurait-il pas tirés pour appuyer sa thèse de la duplicité de la jeune fille dans l'été 1758, pour se prouver à lui-même que, quand elle prétendait l'aimer, elle ne faisait que manœuvrer pour prendre un mari dans ses rêts ?

Par sa lettre du 23 juin, Gibbon espérait bien avoir mis enfin un point final à son roman. Il devait pourtant se dire que, s'il restait en Suisse, le hasard le mettrait un jour en présence de celle qu'il avait si passionnément aimée six ans auparavant. Peu lui importait sans doute. Il se sentait sûr de lui. Il avait tant d'autres choses en tête. Il n'allait pas sacrifier les commodités qu'il trouvait à Lausanne pour se bien préparer à son voyage d'Italie tout en se distrayant à bon compte, au désir d'échapper aux ennuis que pourrait lui valoir une rencontre problématique.

¹ *Ibid.*, pp. 68-69.

² Lettre de Rousseau à Moulton, *Correspondance générale*, IX, p. 327.

Cette rencontre vint plus tôt qu'il ne l'avait peut-être prévu. Ecrivant à sa belle-mère le 6 août, Gibbon lui raconta que, quelques jours auparavant¹, il s'était rendu à Genève et de là à Fernex pour assister à une représentation de *L'Orphelin de la Chine* où Voltaire tenait le rôle de Gengis-Kan. Après la représentation, qui s'était terminée à onze heures et demie, toute la compagnie, une centaine de personnes, fut priée à souper. Le souper fut suivi d'un bal et ce ne fut qu'à quatre heures du matin que les voitures ramenèrent à Genève les hôtes de Voltaire². C'est à cette soirée à Fernex que Gibbon revit Mlle Curchod. Il se garda bien d'en souffler mot à sa belle-mère. Et nous n'en aurions rien su si, quelques semaines plus tard, le 21 septembre, Mlle Curchod n'avait écrit à Gibbon la lettre³ dont il parle dans son Journal le 23 et dont voici les passages essentiels :

Monsieur,

Je dois à ma tranquillité quelques éclaircissements que mon amour-propre veut en vain me refuser...

Intimidée et accablée à Fernex par le jeu continu d'une gayeté forcée et par la dureté de vos réponses, mes lèvres tremblantes refusèrent absolument de me servir ; vous m'assurâtes en d'autres termes que vous rougissiez pour moi du rôle que je soutenois... Mais permettez-moi de vous retracer cette conduite, si blâmable à vos yeux. Lorsque je vous vis pour la première fois, je faisois le bonheur de ma famille, mon père usoit sa santé pour fournir à ma subsistance ; cette seule réflexion altéroit ma tranquillité. J'aurois voulu adoucir sa situation, mais mes parents, aveuglés sur mes qualités personnelles, ne pouvoient se résoudre à écouter des propositions honnêtes sans être brillantes, ou à se séparer du seul objet de leur tendresse. Mon cœur les secondeoit, il étoit tout à eux avant de vous connoître ; pénétrée de cette vertu que je voyois pratiquer, je m'en étois fait un modèle

¹ Il est probable que cette représentation de *L'Orphelin de la Chine*, dont Voltaire parle dans une lettre à d'Argental du 6 août, eut lieu le 4 ou le 5. Cf. Low, *Gibbon*, p. 144, n. 1.

² *Private Letters*, I, pp. 43-44.

³ *Haussonville*, I, pp. 70-76.

imaginaire ; je crus que vous l'avez réalisé ; que ne fîtes-vous point pour me le persuader ? « Mon âme avoit seule votre hommage, comment votre inclination seroit-elle passagère ? Vous ménageriez, vous seriez trop heureux de ménager ma sensibilité », à laquelle depuis vous avez porté les plus rudes coups ; c'est ainsi que, facile à m'abuser, cette passion traveastie n'étoit à mes yeux que le sentiment le plus tendre, tel que je le trouvois dans mon cœur ; à quelles impressions ne s'ouvrit-il point ! Mes parents n'étoient pas immortels ; cette idée jusqu'alors m'avoit fait mourir d'effroi, mais je croyois connoître un objet qui méritoit par ses vertus de réunir tous mes sentiments, et par sa tendresse d'essuier mes larmes, et cependant c'est lui qui les a rendues encor plus amères. Rappelez-vous, monsieur, des offres que vous m'avez faites tant de fois : je pouvois vous épouser sans le consentement de votre père. Je rejetois cette proposition et je la rejetterois jusqu'à mon dernier soupir. Un chagrin me rongeoit ; vous étiez riche, vous pouviez me soupçonner de sacrifier à la fortune. M. de Montplaisir vint me fournir une occasion de vous prouver le contraire, et, dans une conversation que nous eûmes à ce sujet, pénétrée sans doute de l'idée qui m'occupoit, je vous exposois toutes les offres de cet homme, lorsqu'à mon grand étonnement vous m'en fîtes d'équivalentes ; je fus cruellement confondue par cette réponse, et si je n'eusse été absolument aveuglée, une telle méprise m'auroit ouvert les yeux sur la différence de nos sentiments. M. de M. s'insinua dans l'esprit de mon père, il me sollicita sans me contraindre, je le voyois vieux et pauvre, je crus tout devoir sacrifier à l'amour filial. Vous partîtes, votre lettre m'apprit le refus de M. Gibbon, et bientôt après me mit au bord du tombeau. Mes parents désolés n'apportèrent plus aucun frein à mes sentiments. Que ne vous écrivis-je point ? Enfin vous me répondîtes, et, dans les mots que j'ai souligné, je ne crus lire que le grand effort de votre délicatesse : vous connoissiez mes arrangements avec Mont..., vous n'osiez me proposer de rester en liberté jusques au moment où vous auriez la vôtre. L'idée que vous sacrifiez votre bonheur au mien me persuada qu'il n'en étoit aucun loin de vous ; je voulus même calmer vos inquiétudes prétendues sur ma situation future ; je vous écrivis les détails de quelques espérances de fortune qui s'ouvroient à mes chers parents et qui pouvoient calmer mes scrupules sur des refus obstinés. Votre silence même ne fit qu'accroître mon estime : ainsi j'expliquois tout par cette idée de perfection dont j'étois remplie. J'allai à Lausanne dans ma convalescence ; si l'on vous a dit que j'aie

écouté un seul moment M. d'Eyverdun, j'ai ses lettres, vous connaissez sa main, un coup d'œil suffit pour me justifier ; pendant la vie de mon père, j'entretins encore une exacte correspondance avec M. de Mont... Mais quelle fut ma douleur lorsqu'au moment le plus affreux de ma vie, vous, sur qui seul mon cœur se reposoit, m'abandonnâtes à l'horreur de mon désespoir, pendant que cet homme que j'avois méprisé... pendant que d'autres qui m'étoient presque inconnus. Mais laissons cette odieuse comparaison, je suis trop foible encore pour m'y arrêter longtemps.

Entraînée par toutes les réflexions que votre conduite faisoit naître et par la situation de ma chère et respectable mère, je me soumis à mon sort ; tous les arrangements étant pris, je rompis sur un prétexte assez plausible presque au moment de la conclusion, ce que je puis encore prouver par une suite de lettres. Mon cœur, trop ingénieux à vous justifier, m'avoit fait imaginer un genre de vie aussi pénible qu'ennuyeux, mais qui fournissoit abondamment à la subsistance de ma chère mère. Je l'ai mené, ce genre de vie, pendant trois ans entiers ; instruite par une personne qui m'étoit dévouée, toute votre conduite me confirmoit dans mon opinion et m'aïdoit à supporter mon état. Si, pendant ces trois ans, je ne me suis pas attirée l'estime de tous les Genevois, si ma mère n'a pas versé des larmes de joie sur les marques de cette estime qu'on me prodiguoit, si je n'ai pas rejeté toutes les propositions de mariage et toutes les assiduités des hommes aimables, j'avouerai alors que j'ai des sujets de rougir.

Je ne puis m'exprimer avec autant de force sur les séjours momentanés et de pur délassement que j'ai faits à Lausanne ; le plaisir d'être loin des leçons et de l'esclavage, et surtout le charme inexprimable, et qui m'avoit été inconnu pendant la vie de mon père, d'avoir ma mère pour témoin continual de mes amusements et pour jouir des légers triomphes de mon amour-propre ; tout, dis-je, m'engageoit à m'attirer la jalouse des femmes et la critique des hommes que je ne goutois pas. Mais si, parmi ceux qui me plaisoient, on peut en montrer un seul qui vous ait effacé de mon cœur, j'avouerai encore que je dois rougir près de vous. Auriez-vous receu de fausses impressions ? Je me flatte que mon caractère vous est trop connu pour vous permettre d'ajouter foi à de simples propos... Que me reste-t-il à présent, que de bénir à genoux cet Être suprême qui m'a arrachée au plus grand de tous les malheurs. Oui, je commence à le croire, vous auriez gémi sur mon

existence ; elle pouvoit nuire à vos projets de fortune ou d'ambition, et vos regrets mal déguisés m'auroient conduite au tombeau par la route du désespoir. Rougirois-je de vous avoir écrit, âme dure que je crus autrefois si tendre ? Que demandois-je de vous ? Votre père vit encore et mes principes sont inébranlables ; que voulois-je donc ? M'attacher au seul sentiment qui me restoit...

Ma conduite, dites-vous, contredit cette affirmation. En quoi, je vous prie ? J'agis avec vous comme avec un honnête homme du monde, incapable de manquer à sa promesse, de séduire ou de trahir, mais qui s'est amusé en échange à déchirer mon ame par les tortures les mieux préparées et les mieux exécutées ; je ne vous menacerai donc plus du courroux céleste, expression qui m'étoit échappée dans un premier mouvement, mais je puis vous assurer ici, sans esprit prophétique, que vous regretterez un jour la perte irreparable que vous avez faite en aliénant pour jamais le cœur trop tendre et trop franc de

S. C.

Genève, ce 21^e septembre.

* * *

Mademoiselle Curchod revint en séjour à Lausanne en février 1764. Gibbon l'apprit le 14, et le 17, accompagné du ministre Pavillard, alla lui rendre visite. Ils se revirent dès lors fréquemment. Le *Journal de Gibbon à Lausanne*, qui va paraître dans les Publications de notre Faculté des lettres, renseignera les curieux sur le dénouement de l'intrigue, du drame dont nous avons essayé de retracer les péripéties.

G. BONNARD.